

LE MILIEU ET LES CONDITIONNEMENTS

« *Stupide XIX^e siècle ?* »

R. Laurentin. — Thérèse, vous l'avez située dans son milieu historique : le XIX^e siècle. C'est un de vos apports. Vous avez produit des documents d'époque dans les secteurs les plus variés : idées médicales du temps, incendie du bazar de la charité, condition de la femme, situation de la bourgeoisie, antisémitisme (vous en trouvez chez l'oncle Guérin, mais pas trace chez Thérèse). Le fond de tableau que vous brossez est saisissant, mais sombre ! Je lis les titres de vos premiers chapitres : « Le foyer Martin, un univers de mort. — L'environnement : une atmosphère morne — Alençon : les sorciers, les prêtres et les gendarmes — L'éducation des filles Martin : le sacrifice et les scrupules », etc. Vous êtes historien du XIX^e siècle. Vos travaux sur le Père Chevrier, sur le Père de Foucauld font autorité. Un historien sympathise ordinairement avec la période qu'il étudie, et on dirait que Jean-François Six a en horreur « le stupide XIX^e siècle ». Quelle est au juste votre position ?

J-F. Six. — Je ne suis pas du tout « maurrassien », vous savez... « Stupide XIX^e siècle ! », a écrit Léon Daudet, un disciple de Maurras. Qualifier le XIX^e siècle de siècle d'obscurité, de romantisme, de sous-romantisme, c'est déjà se placer dans une

certaine perspective. J'ai été très surpris de voir certaines critiques parler de ma hargne contre le XIX^e siècle.

Il est courant d'admettre, comme vous venez de le faire, que l'historien a une certaine affection pour la période qu'il étudie. Or, c'est, à mon avis se faire une fausse image de l'historien que de raisonner ainsi en termes d'affection ou au contraire de réaction hostile.

Regardez les études médiévales : longtemps, les historiens idéalisèrent le Moyen Age; et puis, Jacques Le Goff est arrivé, qui a relativisé en disant : au Moyen Age, comme dans toutes les périodes il y a du bon et du moins bon.

Il est intéressant de connaître le point de départ de l'étude d'un siècle par un historien et peut-être encore plus l'opinion publique par rapport à ce siècle. La période que j'étudie (1848-1850 à 1914, avec l'étude de l'athéisme et celle des spirituels) est encore contemporaine... Ce qui rend le travail historique particulièrement difficile puisqu'il reste toujours un caractère passionnel. Bien sûr, l'historien qui étudie l'érémétisme au VIII^e et au IX^e siècle est passionné. Mais il jouit d'un certain recul. Quand il s'agit du XIX^e siècle, c'est tout autre chose! Mon grand-père était né en 1870; à la fin du siècle, il avait 30 ans... C'était donc un contemporain de Thérèse. Et j'ai discuté avec lui. J'ai connu ses opinions politiques, ses opinions vécues... N'oublions pas que les controverses sur la monarchie et la république étaient encore très vives. Nous ne pouvons pas comprendre le Père de Foucauld, par exemple, hors de son milieu... Or, il était à Saumur presque en même temps que Pétain! La difficulté est donc grande, puisqu'il me faut dépasser un caractère de passion.

R. Laurentin. — J'appartiens aussi au XIX^e siècle par mes racines. En 1870, mon grand-père avait 15 ans. Il avait vu les blessés sur les champs de bataille prussiens. C'était avant la naissance de Thérèse. Il me racontait ses souvenirs avec plus de vivacité que les nouvelles du jour. La Vendée traditionnelle de mon enfance était proche du Moyen Age. J'ai l'impression de n'avoir pas coupé tout à fait le cordon ombilical qui me relie au XIX^e siècle.

J-F. Six. — Oui... Pour ma part, je suis très enraciné dans cette tradition (je suis né dans un village du Nord, profondément chrétien, ainsi que ma famille) mais je puis la regarder avec une certaine distanciation, un certain humour : des circonstances m'ont permis d'avoir un certain regard critique sur la tradition qui a du bon comme du franchement mauvais. Mais ce regard critique n'est aucunement, comme certains ont cru le déceler, systématiquement destructeur...

R. Laurentin. — Quand un peintre veut mettre de la lumière dans un tableau, il force un peu les ombres. Je me suis demandé si tel n'était pas votre cas, surtout dans votre premier tome sur l'enfance de Thérèse.

J-F. Six. — Distinguons, si vous le voulez bien, deux plans : le plan des circonstances et le plan de la méthode. Il est évident que, travaillant depuis une quinzaine d'années sur Thérèse (surtout sur l'impulsion de Mgr Combes qui a vraiment instauré une rupture restauratrice dans les études thérésienues), je me suis trouvé dans un tourbillon d'études,

de biographies qui au fond se répétaient toutes. Voyant arriver l'année du centenaire, je me suis dit : on va réitérer. Or, la répétition est toujours mauvaise; l'Esprit Saint n'est pas celui qui réitère mais au contraire celui qui met le feu... J'ai donc essayé d'avoir un regard critique (je dois dire d'ailleurs que j'ai été un peu brusqué, que j'aurais souhaité encore quelques années de travail); il s'agit là d'une circonstance.

Mais je voudrais beaucoup insister sur la question de méthode. Sur ce plan j'ai été formé aux Facultés Catholiques de Lille, puis à l'École pratique des Hautes Études par un homme comme le professeur Orcibal. Et c'était après 45. Et j'ai senti combien il y avait un fossé avec la génération précédente : si vous voulez, je suis né à la vie intellectuelle à une période critique. Prenez, par exemple, le cas de Brecht : au lieu de faire du théâtre boulevardien où les spectateurs sont contents et s'applaudissent eux-mêmes de façon narcissique, il a fait un théâtre dépouillé, un lieu de sécheresse qui oblige le spectateur à s'impliquer lui-même. Vous l'avez peut-être constaté à la lecture de certains de mes portraits que je livre sans donner de conclusions, je travaille aussi avec une écriture un peu sèche pour obliger le lecteur à s'impliquer personnellement, à adopter un regard critique par rapport à sa propre position, une « distanciation ».

R. Laurentin. — Pour l'aider à faire une certaine rupture...

J-F. Six. — Voilà! Parce que je crois que c'est dans la rupture que peut se mettre en place un commencement d'éveil, quelque chose qui peut servir à la vie spirituelle. Et pour moi, c'est servir la vie

spirituelle de chacun et de l'Église d'aujourd'hui qui compte avant tout.

Univers de mort ou de vie?

R. Laurentin. — Puisque nous allons aborder le secteur le plus passionnel de notre débat, je souhaiterais que nous brisions d'emblée le cercle infernal de la polémique en inversant les rôles pour dresser un bilan sur le rapport de Thérèse à son milieu. Je vais vous poser deux questions : que doit Thérèse à son milieu? En quoi son milieu l'a-t-il abîmée ou perturbée?

J-F. Six. — Vous renversez les rôles sans renverser votre perspective! Vous posez le problème dans des termes très classiques... Ce sont les deux parties d'une dissertation d'histoire traditionnelle! Et certaines écoles historiques, je pense à Leroy-Ladurie par exemple, mettent en garde contre une telle optique! Pour moi, ce qui m'intéresse le plus quand j'étudie des génies religieux (ou non : ainsi Littré), c'est de voir comment ces gens qui sont très enracinés dans la tradition (et je n'ai aucune hésitation à affirmer que Thérèse est profondément insérée dans la tradition) puisent dans cette tradition même la capacité de briser d'une certaine manière avec leur milieu pour faire un pas de plus.

R. Laurentin. — Pleinement d'accord. Et l'exemple le plus exemplaire, si l'on peut dire, est certainement celui du Christ qui a été charpentier à Nazareth pendant trente ans. De même saint Paul est resté inséré dans le rabbinisme, tout en faisant une rupture...

J-F. Six. — Oui... Mais prenons un exemple contemporain et beaucoup plus profane, si vous voulez : celui de Picasso.

R. Laurentin. — En effet, je me souviens de l'admiration de mon père devant les tableaux de la première période de Picasso et de son indignation à partir du moment où Picasso s'est libéré!

J-F. Six. — J'ai envie de rapprocher Picasso de Thérèse. Il y a sa période bleue qui est une continuation du passé : la force du dessin éclate dans cette période traditionnelle, et éclate encore plus parce qu'il brise le carcan du XIX^e siècle. Je ne sais pas si vous avez vu l'exposition : « Visionnaires et Intimistes de 1900 »? On y voyait là des peintres dont le romantisme valait les mièvreries les plus roses de Thérèse dans certaines de ses poésies et, en tout cas, de l'ensemble de la littérature spirituelle de cette époque. Aux alentours de 1900, c'est intéressant de voir cette coexistence de gens qui sont des sous-romantiques et de gens qui explosent. Contrairement aux apparences qui la classeraient parmi les sous-romantiques, Thérèse de Lisieux fait partie des gens qui explosent, mettent le feu. Tels que Picasso. Tels que Foucauld, ou, plus près, Massignon.